



Une Vision Juive de l'Environnement

30/04/2014 | Michel Jébrak*

Lorsqu'on parle d'une vision juive de l'environnement, on peut croire, au démarrage, à un collage de deux concepts. Et puis on se rend compte qu'il s'agit en fait de deux approches du monde, deux visions qui ont à la fois des oppositions et des convergences, mais qui affirment l'une comme l'autre la responsabilité de l'homme envers la nature.

De quoi parlons-nous?

Définissons tout d'abord ce dont nous parlons.

Pour le **Judaïsme**, c'est facile : la vision juive du monde est bien définie, et nous y incluons ses approches traditionnalistes, orthodoxes, et modernistes, réformées, du mouvement libéral. Le cœur du judaïsme, c'est la relation de D. aux hommes, le cœur de la religion, c'est le comportement de l'homme. D'ailleurs, dès les premières pages de la Bible, l'homme est chassé du jardin d'Éden, il est sorti de la nature, et le jardin d'Éden est prié de se débrouiller tout seul.

Pour l'**environnement**, c'est un peu plus compliqué. Au début, ce sont les conservateurs de la Nature qui ont agi les premiers; la protection de la Nature apparaissait en corollaire de la révolution industrielle, avec le premier parc de conservation du monde, Yellowstone à la fin du 19^e siècle. Il y a eu ensuite et toujours l'environnement des scientifiques, ce monde physique et biologique qui nous entoure, et dont nous faisons plus ou moins partie. La position des scientifiques hésite entre l'observation et l'action : l'observation car elle permet de garder sa distance avec le sujet d'étude, et l'action, toujours réformiste...

Aujourd'hui se dessinent deux grandes tendances autour de la notion de développement durable, ou soutenable, développé depuis plus de 40 ans par les Nations Unies. Par développement durable, on entend le développement à la fois économique, environnemental et social. C'est évidemment un mot valise, qui peut être compris de bien de façons différentes.

D'une part, il y a les **écologistes humanistes**, ceux qui considèrent que l'on peut échanger un peu du capital naturel contre du développement social ou économique. Par exemple, dans l'industrie minière, on considère que l'on a droit d'exploiter des mines dans la mesure où l'on contribue à la richesse économique et sociale du pays.

D'autre part, il y a les **écologistes profonds**, ceux de la *deep ecology*. Ils considèrent que le capital naturel est intouchable, et qu'on ne doit pas l'altérer; on est proche des mouvements de conservation de la Nature, qui ont voulu extraire de l'emprise de l'homme de vastes portions de la Planète. Mais cela peut vouloir dire sacrifier à la Nature parfois de la richesse, et même parfois du développement humain. Cette approche a occasionnellement des accents religieux, sacralisant la Nature, avec un grand « N ». C'est souvent une écologie panthéiste, voire païenne, renouant avec la pensée antique : ainsi, par exemple, le mythe de Gaïa, la déesse primordiale de la Terre chez les anciens grecs, a été repris par James Lovelock dans les années 1970.

L'homme avec la nature... L'homme contre la nature... Vous me voyez venir. Cela pourrait être de l'histoire ancienne, une histoire entre les juifs et les grecs dès le sixième siècle avant notre ère... une histoire en partie arbitrée par le christianisme. Mais ce n'est pas si simple. Commençons par

la vision biblique...

La Bible juive, la *Torah*, est pleine de références à la nature. Et cela commence avec le Jardin d'Éden, une odeur de Paradis... Adam et Ève sont herbivores, un peu naïfs peut être. Adam, c'est le terrien (*ha-adam*), façonné à partir de la terre (*ha-adamah*), et sa femme vient à son côté. D. leur a donné toute herbe sur la surface de toute la Terre et tout arbre qui porte en lui des fruits. Ils sont dans le jardin d'Éden pour le garder et le soigner. La première tâche des humains, c'est de se soucier de leur environnement! J'ai entendu récemment en France une militante écologique que les problèmes environnementaux trouvaient leurs source dans le fameux verset de la Genèse: « D. les bénit et D. leur dit : 'Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre' » (Genèse 1,28). Il y a là une bien médiocre compréhension de l'esprit biblique ! Ce n'est pas une permission de détruire la terre, mais un engagement à utiliser ses ressources de manière responsable.

En effet, au Jardin d'Éden, il n'y a pas d'animaux à chasser pas de mine à exploiter... Adam et Ève n'ont pas vraiment de besoin, et le monde ne leur appartient pas. Toute chose créée par D. a une destination bienfaisante, aucune n'est inutile. L'univers est une bénédiction : le récit de la création du monde commence par un *bet* (*be-réchit*, Genèse 1,1), comme *berakhah*, comme « bénit ».

Mais la situation se dégrade... La nature se transforme en un milieu plutôt hostile, un instrument de punition de l'homme dans la main de D. Adam et Ève sont chassés du Jardin d'Éden... La situation empire avec le Déluge qui corrige la puissance naissante des hommes. Et la Nature sera l'instrument de la punition des Égyptiens, le Nil devient imbuvable, les maladies de peau se développent sur les animaux et les humains...

La *Torah* présente donc la Nature à la fois comme une mère nourricière confiée à l'Homme et comme la main de D. face aux hommes.

L'homme, gardien de la Nature

L'humanité a reçu le soin de s'occuper de la Nature, des animaux, des champs, d'en tirer profit. Comme le dit le verset de la Genèse cité ci-haut, l'homme reçoit de D. le mandat de remplir la terre et de la conquérir (Genèse 1,28). Mais l'homme se doit de respecter la Nature. Il existe en effet plusieurs grands principes dans la Bible sur le sujet.

Dans le Deutéronome, le principe de ***bal tachhit*** s'oppose au gaspillage, à toutes les destructions injustifiées. Cela vient d'un verset qui interdit de couper les arbres fruitiers dans le période de guerre (Deutéronome 20,19). Dans l'un des plus vieux recueils des traditions rabbiniques, le *Sifré Deutéronome* –écrit aux environs de l'an 300– la loi est élargie à l'interdiction d'interférer avec des sources d'eau. Le *Talmud* étend cette défense au gaspillage des produits combustibles. Maïmonide, le grand rabbin du Moyen Âge espagnol, étend cette idée à la destruction des plats, des tissus, à la démolition des maisons...

Le respect des équilibres naturels est également très présent dans la *Torah*: la notion d'année sabbatique est une indication claire de la nécessité du repos pour tous, non seulement les humains mais aussi la Nature: par exemple, on recommande la jachère tous les 7 ans.

Le principe de ***tsaar baalé hayyim*** interdit tout acte de cruauté envers les animaux. On ne doit pas manger un animal vivant. Le jour de *chabbat* est un jour de repos pour les humains et les animaux. Le judaïsme restreint volontairement notre rapport aux animaux. La *catcherout* est une tentative de contenir le côté carnivore de l'homme. L'abattage *catcher* tente de limiter les

souffrances des animaux; il est interdit de tuer le parent et le petit le même jour, de prendre la mère et ses œufs dans un nid... La chasse est interdite...

Enfin, la question du ***hilkhot chekhenim***, dans le *Talmud*, explique les lois de bonne gestion entre voisins. Ces lois pourraient s'appliquer au niveau de la responsabilité environnementale globale, le principe du pollueur payeur...

Selon Manfred Gerstenfeld, un auteur qui a écrit sur le sujet, un autre élément qui peut inspirer les écologistes modernes est l'interdiction des hybrides, la loi du ***kilayim***, l'immunité des espèces : on ne peut pas mélanger les différentes sortes de fils dans un vêtement religieux, on ne peut faire des hybrides... L'horreur absolue, c'est la chimère.

Ainsi, le judaïsme biblique est un judaïsme terrien, enraciné dans l'agriculture du croissant fertile. On subit la Nature, on ne la domine pas... On y célèbre *Tou Bi-Chevat*, la fête des arbres et de la biodiversité. On célèbre l'agneau pascal et les rythmes agraires. La *Torah* développe un système complexe de protection de l'environnement. Mais c'est un système pratique, au centre duquel se situe l'homme.

La nature dans la main de D.

Si l'homme doit protéger la Nature, D. se sert souvent de la nature pour prévenir l'humanité et son peuple élu... Certaines des situations de la Bible ne sont pas sans évoquer des situations présentes encore de nos jours.

Le Déluge est la marque d'un terrible dérèglement climatique : la Tour de Babel a-t-elle dévié les nuages, a-t-elle percé le réservoir des cieux? L'augmentation de la température, le grand verglas de Montréal, la neige à Jérusalem ne serait-il pas le reflet de l'incroyable folie humaine qui consiste à rejeter du CO² dans l'atmosphère? D. ne nous prévient-il pas des excès de notre technologie par son bras étendu, comme le dit la *Haggadah* de la Pâque, de *Pessah*?

Les dix plaies d'Égypte sonnent également comme un fléau très moderne, où la nature punit aussi les excès sociaux. Les dix plaies, ce sont des dérèglements physiques, la nuit, mais beaucoup d'invasions biologiques, grenouilles et sauterelles, voire une épidémie mortelle avec la mort des premiers nés. On peut lire dans ces malédictions le dérèglement biologique, le risque de pandémie, les nouveaux virus que nous avons réveillés...

Ainsi, dans une grande partie de la Bible, la Nature est instrumentalisée par D. Dans cette vision, le judaïsme affirme clairement que la préservation de la nature n'est pas le but principal de l'humanité. Selon la pensée juive, D. peut faire avec la nature et les animaux ce que bon lui semble selon Ses plans propres. Ainsi, dans le *Chema*, la prière centrale du Judaïsme, dans le deuxième paragraphe, on murmure que D. pourrait arrêter la pluie en réponse aux mauvaises conduites (Deutéronome 11,17).

Sur le fond, le judaïsme est donc très loin du fondamentalisme écologique, celui de la *deep ecology*. Celui-ci priorise la nature à l'homme, prêt à sacrifier le développement social à la conservation de la Nature. Pour le judaïsme, c'est là une version moderne du paganisme, l'esprit de la forêt qui décide que l'on sacrifie un enfant... Le judaïsme priorise l'homme, l'œuvre de D. , l'agent de D. sur le monde. La Nature a été créée par un D. transcendant pour l'usage de l'homme, à dominer par l'homme, sous la contrainte du respect de certaines lois morales. L'homme est responsable.

Ainsi, le traité *Taanit* du *Talmud* comporte l'histoire suivante : un rabbin passa un jour près d'un champ où il vit un très vieil homme qui plantait un chêne « Pourquoi plantes-tu cet arbre? », lui

demanda-t-il. « Tu ne t'attends sûrement pas à vivre assez longtemps pour le voir grandir et donner des glands? » « Ah, répondit le vieil homme, mes ancêtres ont planté des arbres non pour eux, mais pour nous afin que nous bénéficions de leur ombre et de leurs fruits. J'en fais autant pour ceux qui viendront après moi ».'

Une pensée en évolution

Le judaïsme, contrairement à ce que l'on peut parfois croire, est une pensée en évolution, une pensée vivante... Je voudrais illustrer cette évolution en évoquant la réflexion environnementale de deux philosophes juifs absolument majeurs sur l'environnement.

Le premier est **Baruch Spinoza** (1632-1677). Que tente Spinoza ? Spinoza part de l'étude de la Nature pour nous montrer que l'homme est fait de cette *Nature*. Plus encore, que de son étude de la Nature, il ne pourra apprendre que sur sa propre nature. L'homme n'est pas *un empire dans un empire* : il est partie de ce tout infini qu'est la Nature. Il doit mieux comprendre, mieux prendre conscience de son insertion dans le tout. Il n'existe donc pas d'opposition entre la Nature et l'homme.

C'est une idée qui apparaît aussi dans la *Kabbale*, où l'analogie entre l'homme et l'arbre montre à quel point le végétal et l'homme ont les mêmes racines divines. « L'homme de la Kabbale », écrit le *rav* Safran, « éprouve une grande émotion à la mort –violente– d'un arbre comme à la mort de son prochain. Il apprend qu'il y a des moments où des voix traversent le monde d'un bout à l'autre, sans qu'on s'en aperçoive : au moment où l'on coupe un arbre fruitier et au moment où l'âme quitte le corps humain ».

On retrouve cette idée de communion entre les prières et la Nature chez le Rabbi Nahman de Bratslav, là d'où vient ma famille. Selon lui, il est bon de prier et de dialoguer avec D, parmi les herbes et les arbres; quand une personne prie dans la Nature, alors toutes les plantes et les animaux se joignent à elle et l'aident en lui donnant leur forces.

Le second est **Hans Jonas** (1903-1993). C'est un philosophe allemand, élève de Husserl et d'Hannah Arendt. Il fuit l'Allemagne en 1933 et se retrouve avec la *Haganah* en Palestine. Il enseigne à l'Université Hébraïque de Jérusalem, quitte Israël en 1950 pour le Canada puis pour New York. Sa mère a été déportée à Auschwitz.

Jonas est frappé par le pouvoir énorme de l'homme, et développe l'idée d'un principe fondamental, le principe responsabilité. Nous sommes responsables face aux autres, bien sûr, mais nous sommes responsables face aux générations futures. Nous sommes responsables de la qualité de l'existence future sur la Terre. Il y a chez Hans Jonas une forme de messianisme actif. Cependant, il pense que nous devons toujours accorder la préférence à la prévision pessimiste : la technologie doit être humble. C'est l'origine du principe de précaution. C'est donc une utopie assez noire, où l'arrivée du Messie est peu probable à court terme.

Conclusion

Le judaïsme est fondamentalement optimiste : ainsi, les prophéties d'Isaïe nous annoncent pour la fin des temps : « Le loup habitera avec l'agneau, le tigre reposera avec le chevreau, veau, lionceau et bélier vivront ensemble, un jeune garçon les conduira... Génisse et ourse paîtront côte à côte, ensemble s'ébattront leurs petits; et le lion, comme le bœuf, se nourrira de paille » (Isaïe 11,6-7). On nous annonce ainsi qu'il n'y aura plus de conflits entre l'homme et l'animal. Ainsi, selon le judaïsme, le début du monde et sa fin sont écologiquement parfaits.

Entre les deux, que faut-il faire ? Respecter la nature, et même plus. Si on reprend la

Kabbale d'Isaac Louria, à Safed, au 16^e siècle, le *Tsimtsoum* est la contraction de D., le retrait de D. pour laisser la place à l'homme. Le monde a été créé incomplet : l'homme doit compléter le monde. Dans ce cas, l'homme devient co-responsable du monde.

L'Israël moderne a d'ailleurs très tôt mis en place cette vision. Le *Keren Kakayemeth le-Israel* (KKL), reboise dès l'origine du pays, avant même la création d'Israël : dès la première décennie du 20^e siècle, le KKL participe à l'achat de terrains pour la forêt de *Ben-Shemen*, en même temps que pour la création de Tel-Aviv !

Aujourd'hui, plusieurs mouvements juifs environnementalistes se sont développés : *Hazon* qui gère des programmes environnementaux, *Jewecology*, qui développe le judaïsme écologique. *Green Alliance*, au *Congrès Juif Mondial*...

En résumé, quelle est la vision juive de l'environnement? Je dirais que le mot clef est le mot *responsabilité*. L'homme, l'œuvre de D., est responsable de ce que D. lui a confié. Nous pouvons, nous devons être les co-créateurs du monde avec D. Le judaïsme a développé à la fois une pratique et une éthique de nos relations au monde. Et c'est dans cette éthique de la responsabilité que l'écologie et le judaïsme se rejoignent.

* Exposé présenté à un groupe de Dialogue judéo-chrétien au Temple Emanu-El-Beth Sholom de Montréal, le 19 mars 2014. Michel Jébrak, géologue, est titulaire d'un Doctorat en Ressources Minérales et d'un Doctorat d'État ès Sciences (Université d'Orléans, 1978 et 1984). Il enseigne au Département des Sciences de la Terre et de l'atmosphère de l'Université du Québec à Montréal. Ses principaux domaines d'intérêt sont les ressources minérales (exploration des gisements de métaux de base et précieux) la géologie structurale et dynamique (mécanisme de la fragmentation), la modélisation numérique et les applications de l'intelligence artificielle aux sciences de la Terre. Il a publié plusieurs ouvrages et articles dont M. Jébrak et J. Vaillancourt, *100 innovations dans le secteur minier* (Montréal, Minalliance, 2011).